

IV.

Louise fut prise, à l'instant même, d'une fièvre qui força de la mettre au lit. Soit que la vue de ce mal dont elle était la cause eût adouci la veuve Larry, soit que les menaces de son fils l'eussent effrayée, soit enfin que, redevenue de sang-froid, elle fût honteuse de sa dureté, toujours est-il qu'elle proposa

elle-même de garder la jeune fille et de lui donner des soins.

Antoine accepta par l'impossibilité de faire autrement. Dans le moment de la colère, il avait pu parler de quitter la demeure de sa mère avec Louise; mais la réflexion n'avait point tardé à lui démontrer tous les dangers d'une pareille séparation.

Cependant celle-ci se rétablit peu à peu, et, à mesure que sa convalescence avançait, l'hostilité de la mère d'Antoine sembla renaître. Elle voyait avec dépit que les circonstances mêmes avaient amené les choses au point qu'elle redoutait.

Louise était établie chez elle, et tout lui faisait craindre que ce ne le fût d'une manière définitive. Elle eût bien voulu revenir à son

refus de lui donner asile, mais elle craignait de renouveler la terrible scène qui avait eu lieu peu auparavant, et de pousser son fils à un parti extrême.

Il fallait donc qu'elle se contentât d'exprimer son mécontentement par de dures allusions ou des reproches indirects : elle ne perdit aucune occasion de le faire. Ainsi exposée sans cesse à des attaques cachées, Louise vivait dans un perpétuel frissonnement et dans l'attente continuelle du trait qui devait la blesser. Cette situation, plus intolérable chaque jour, lui fit prendre en véritable haine celle qui lui infligeait d'aussi cruelles humiliations.

Quant à Larry, bien qu'aucune des sourdes persécutions de sa mère ne lui échappât, il gardait le silence. Rendu patient à force

d'amour, il avait compris que ces jours d'épreuves ne pouvaient être abrégés que par la persévérance, et que, pour atteindre le but le plus tôt possible, il fallait se défendre de tout découragement.

En vain sentait-il, par instans, le besoin de se laisser aller à sa douleur; repoussant ces faiblesses dangereuses, il se condamnait au courage et se résignait à l'espoir. Il reprit donc la poursuite de quelques affaires dont il avait été détourné par les soins donnés à madame Poirson, et déploya une activité inusitée. Dieu seul eût pu dire ce qu'il lui fallait de volonté pour isoler ainsi son esprit de ses sentimens les plus intimes.

Aussi, combien de fois de cuisantes reminiscences vinrent-elles le distraire! Combien de fois, en voyant passer devant son

souvenir l'image de Louise qui pleurait loin de lui, repoussa-t-il ses livres tout éperdu, se levant à moitié pour courir vers elle! Mais ces pleurs, il ne pouvait les essuyer maintenant! il n'avait espoir d'en tarir la source qu'en se livrant au travail sans distraction et sans impatience. A cette pensée, il se rassyait, il cachait sa tête dans ses mains pour ne rien voir que le code ouvert sous ses yeux, il rappelait à lui sa volonté, passait un frein de fer à son esprit distrait et le forçait à marcher dans l'aride voie qu'il lui avait tracée.

Mais c'était surtout chez sa mère qu'il avait besoin de toute sa fermeté. Il eût voulu encourager Louise par ses regards et il n'osait la regarder, de peur de voir ses yeux rouges de larmes; il eût voulu lui faire entendre des paroles de consolation, et il n'o-

sait lui parler, de peur qu'un sanglot ne fit fléchir toute sa résolution. D'ailleurs, qu'aurait-il pu lui dire? lui-même il nourrissait son espérance plutôt par devoir que par conviction. Et comment dire à cette enfant désolée que le dur asile dont on lui faisait l'aumône était le seul que son amant pût lui offrir de long-temps, et qu'elle devait remettre le repos et le bonheur à plus tard? D'ailleurs, à quoi bon s'arrêter sur ces pensées et détendre dans les pleurs deux âmes qui avaient besoin de toutes leurs forces? C'était alors l'heure du combat et non celle des larmes; les larmes devaient être réservées pour des jours plus heureux.

C'est ainsi qu'Antoine se parlait à lui-même, aux heures d'énergie, cherchant à ne point quitter des yeux quelques espérances vagues et lointaines. Mais la raison, cette

froide logicienne, venait sans cesse jeter, à travers ses laborieuses illusions, quelque calcul glacé qui les brisait comme du verre, et alors tout son courage l'abandonnait.

Il sentait bien qu'à moins d'un événement imprévu, rien ne pouvait changer à son avantage qu'avec les années, et il s'épouvantait d'une si longue attente pour un résultat si incertain. Heureusement que, parmi les dons reçus de Dieu, il en est un qui seul peut tenir lieu de tous les autres; c'est la faculté d'oublier la raison. Quelle existence, en effet, serait supportable, resserrée dans les bornes de la logique et déshéritée des imprudences et des chimères du sentiment? N'est-ce pas la croyance à l'impossible qui fait supporter l'actuel par considération pour l'avenir?

Mais si Antoine pouvait se déguiser à lui-

même l'état véritable des choses, et refuser de voir ce que la réalité avait de trop menaçant, il ne pouvait échapper de même au dur avertissement des faits qui lui rappelaient, à chaque instant, sa dépendance, ni au spectacle poignant des besoins de Louise.

Le seul sentiment commun à tous les hommes qui aiment est peut-être le désir de parer la femme choisie, car la générosité est le point de contact de tous les amours. L'amant vulgaire et le véritable amant sentent également ce besoin de donner un signe extérieur de leur tendresse et de rendre plus belle celle qui les a rendus plus heureux. L'impossibilité de remplir ce désir ne fut pas un des moindres chagrins d'Antoine. Souvent, lorsque ses yeux tombaient sur les vêtements flétris de Louise dont une industrie économe semblait disputer chaque lambeau à la mi-

sère, il sentait des larmes gonfler ses paupières, et il était obligé de sortir.

Alors il prenait en pitié son aveugle persévérance, et poussé à bout par la douleur, il ne demandait que l'occasion de sortir de cet horrible état, quoi qu'il dût lui en coûter.

Il avait, autrefois, discuté dans son âme la cause du bien et du mal, et après de longs combats il s'était décidé pour le bien; mais maintenant, il ne soulevait même plus cette importante question; il ne cherchait plus à la résoudre. Las et dégoûté de tout, il s'était assis sur la route, attendant avec impatience et laissant au hasard régler quel char devait le prendre au passage. La seule chose qu'il voulût, c'était arriver au but et y arriver de suite. Quant au moyen, peu lui importait: du moins il le croyait ainsi.